

***L'Origine  
de nos amours***

Erik Orsenna  
*de l'Académie française*

# L'Origine de nos amours



Couverture Coco bel œil

Illustration de couverture : © [www.plainpicture.com](http://www.plainpicture.com)

© Éditions Stock, 2016.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0047-4

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine CEDEX

***Pour Thierry***  
***Pour Juliette***

Un jour, je me suis remarié.

Le lendemain, mon père quittait son domicile.

Entre les deux événements, personne dans la famille n'a fait le lien.

Et pourtant, mon frère est psychiatre.

J'avais ma petite idée mais j'ai préféré la garder pour moi. Mon père, je le connaissais mieux que personne. Pour une raison toute simple : nous avons divorcé ensemble. Lui de ma mère, moi de ma première femme, Nathalie. Lui le lundi, moi le mercredi, de la même fin juin 1975. Et rien ne rapproche plus qu'un divorce en commun. Alors, je savais que les coups de tête n'étaient pas son genre. Il suivait des plans, toujours généreux dans leur objectif, mais le plus souvent déraisonnables.

Cet été-là, nous avons commencé à parler d'amour, mon père et moi. Nous n'avons plus cessé.

Jusqu'alors, nous n'avions pas échangé trois mots qui valent.

- Tu crois que le Racing remportera le championnat cette année ?

Ou :

- Bravo pour tes résultats en mathématiques ! Tu es vraiment sûr de ne pas vouloir tenter Centrale ?

Il me regardait à peine : dans le perpétuel et lancinant conflit familial, il me croyait du côté de ma mère. Il multipliait les allusions que je m'acharnais à ne pas vouloir comprendre :

- Vous avez vu ce que joue la Comédie-Française ? *Arlequin serviteur de deux maîtres*. Tu devrais y emmener Éric.

Ou :

- Oh ! là là ! ces centristes me dégoûtent. Toujours à se vendre au plus

offrant, tantôt à la droite, tantôt à la gauche.

Ou, plus direct et les yeux dans les yeux :

- Dans la vie, Éric, il faut choisir son camp.

Le temps passait et nous continuions de nous ignorer.

Lui, après avoir consacré tous ses temps libres à la course automobile, se passionnait maintenant pour l'aviron, et se proclamait « gaulliste de gauche ».

Moi, je militais au « Parti socialiste unifié ».

Et puis un jour, j'avais vingt-huit ans, lui cinquante, nous avons divorcé la même semaine.

Je suis parti seul me refaire une santé dans notre île de Bréhat. Pour retrouver des forces, rien ne vaut la proximité de la mer. Peut-être parce que toute vie vient

d'elle. Il doit nous rester une très lointaine mémoire de cette énergie première.

Chaque jour, à dix-huit heures trente précises, je partais me promener. Entre autres maladies, j'entretiens avec le temps des relations maniaques. Aucun touriste n'encombrait encore les chemins. L'air sentait l'iode et la jeune fougère. La grande lumière de l'été refusait de baisser. Si cette lumière avait été musique, on aurait dit qu'elle tenait la note. Chez nous, la fin d'après-midi est un moment reposant pour l'oreille parce que les goélands arrêtent de ricaner. Ils laissent l'espace aux oiseaux terrestres. Et moi, dans les bruyères et les roseaux de la lande, dans les fleurs du jardin de Tante Huguette Imbert (née Saint-Exupéry), dans les rochers roses qui bordent la mer, je ne voyais que le sourire de Nathalie. Celui qu'elle avait choisi, le premier jour, pour retenir mon attention



dans la grande bibliothèque de la rue des Saints-Pères.

Pourquoi, mais pourquoi ce sourire s'en était-il si vite allé ? À l'évidence, c'est à la poursuite de ce sourire qu'elle était partie. Sans doute les femmes ne vous quittent que pour cela. Pas pour un autre homme. Pour tenter de retrouver ailleurs un sourire qui les a fuies.

Avouons qu'à bien y réfléchir, le dossier Nathalie n'était pas à mon avantage. La marche est propice aux examens de conscience.

À dix-neuf heures pile (notre île est petite : à moins de tourner en rond, nous arrivons vite au bout de nos parcours), j'atteignais le bas des marches. Quelques essoufflements plus tard, j'avais atteint notre sommet, la chapelle Saint-Michel, trente-trois mètres au-dessus du sol.

Assis le dos contre la croix, je regardais vers l'ouest. J'attendais que le paysage m'explique ce qui était arrivé à mon amour.

À ceux qui s'étonneront de la conversation qui va suivre, j'indiquerai seulement que ma famille est d'origine cubaine. Dans cette région caraïbe, le Créateur a mieux réparti qu'ailleurs le don du langage. Là-bas tout parle, y compris les pierres et la mer et le ciel. Et tout répond. Il suffit d'écouter.

Alors voici ce que me disait le paysage :

- Bonsoir, Éric ! Si tu le veux bien, commençons par le bonheur. Peut-on dire que tu as vécu dans cette île les heures les plus heureuses de ta vie ?

- Oui.

- Et pourtant, tu vois comme Bréhat est morcelé ! Un archipel. Comptons ensemble : trois cent soixante-cinq îlots, un pour chaque jour de l'année.

- Je le vois.

- Bon. Maintenant, les marées. Ici la mer ne tient pas en place. Depuis ton arrivée, elle a baissé de deux mètres. Bientôt, la vase paraîtra. Qui plus tard sera de nouveau recouverte.

- Je sais.

- Conclusion : le paysage qui t'a donné le plus de bonheur est éphémère et morcelé. Comment pouvais-tu offrir à une femme l'unité et la confiance qu'elle était en droit d'attendre ?

Voilà ce que me répétait chaque soir le paysage, celui qui s'étend de la côte ouest de Bréhat jusqu'au chenal du Trieux.

Je revenais dans la pénombre si durable de juin. Décidément, elle semblait éternelle, la nuit aurait beau faire.

Allons, me disais-je, je n'ai pas tous les torts. Moi qui aurais tant voulu aimer... La géographie ne m'a pas aidé.

\*

\* \*

Faute de mieux, j'avais décidé d'écrire.  
Que faire de mon amour mort ?

Le jeter dans la rue, pour qu'il soit  
emporté par les éboueurs et puis brûlé dans  
l'incinérateur ?

Trop triste, trop bête, inutile.

Tout ça pour ça ?

Autant le recycler en livre.

Je venais de m'installer dans l'ancienne  
étable, elle aussi recyclée en maisonnette  
au milieu des agapanthes. Où trouver  
mieux sur Terre pour abriter les amours  
débutantes (souvenirs, souvenirs...) ?  
Mais aussi pour réparer les éclopés de la  
conjugalité ?

Je venais de déposer sur la table en  
bois mes outils de l'écriture : bloc Rhodia  
16 noir au centre (14,8 × 21), à droite le

crayon vert 3B, à gauche le couple des irréconciliables, la gomme et le taille-crayon.

J'ai ouvert la fenêtre. L'air sentait le chèvrefeuille. Allons, la vie repart. Au travail ! C'est alors que la porte du petit jardin de curé s'est ouverte en grinçant. Les portes ont des complicités particulières avec les écrivains. Elles savent quand nous voulons du calme. Elles résistent à l'intrusion, elles égarent les clefs, elles se bloquent. Et lorsqu'elles sont bien forcées de céder à la poussée de l'importun, elles grincent. Au moins pour avertir.

Mon père ne m'avait pas encore vu. Il souriait. Non de son sourire charmeur habituel. Juste une esquisse de mouvement des lèvres. Un enfant intimidé. Je n'ai pas eu le temps d'être touché car, mauvaise nouvelle, un sac prolongeait son bras, preuve qu'il comptait rester quelques jours. Il a regardé la table, mon attirail d'écrivain.